



Catherine Riout

Psychologue clinicienne,
psychanalyste et docteur
en psychopathologie
clinique, Université
Paris 7.

Ils se scarifient ou ils écrivent ?

Les scarifications sont un phénomène en nette augmentation depuis une dizaine d'années, selon les professionnels de santé. Elles touchent particulièrement les jeunes entre 12 et 20 ans et traduisent leur mal-être.

**Qu'est-ce qui pousse un adolescent à s'entailler la peau avec un objet tranchant ?
Que cherche-t-il à exprimer ? Comment l'aider à cesser cette pratique ?**

Pourquoi certains
adolescents
éprouvent-ils le
besoin d'entailler
leur corps ?

Mon expérience clinique auprès d'adolescents scarifiants m'a amenée à faire l'hypothèse que les scarifications seraient « une pseudo écriture ». Ma pratique de thérapeute m'a convaincue qu'il est possible d'aider l'adolescent à changer de support, à écrire sur du papier plutôt que sur son corps.

Bien sûr, il ne s'agit pas seulement d'un simple changement de support mais d'un véritable travail d'élaboration et de symbolisation. Ce passage s'effectue dans le cadre du transfert analytique.

Le corps sacrifié

Pourquoi certains adolescents éprouvent-ils le besoin d'entailler leur corps ? Il n'y a pas de réponse toute faite car l'histoire de chaque adolescent est singulière.

Le passage du corps d'enfant au corps d'adulte ne se fait pas sans heurts. On peut même dire que le corps est la cible principale du mal-être adolescent. La période pubertaire, avec les sécrétions hormonales, joue un rôle fondamental dans les troubles. Elle entraîne la transformation corporelle, source d'angoisse pour le jeune qui n'a pas encore approuvé son nouveau corps. En effet, perdre son corps d'enfant, c'est perdre la sécurité d'un corps que l'on connaît, un corps sous la protection des parents.

De nombreuses questions traversent alors l'adolescent à propos de son corps : « est-ce le mien ? », « ne suis-je pas dans la peau d'un autre ? », « mon corps va-t-il ressembler au corps de mon père (ou de ma mère) ? »

Ces interrogations expliquent, pour une part, l'importance des préoccupations narcissiques qui s'avèrent très vives. L'adolescent se sent peu incarné et fragilisé. Il est dans une quête éperdue de protec-

tion, d'amour et de reconnaissance. Cette attente entraîne parfois des attitudes de repli sur soi, d'extrême timidité ou au contraire des comportements d'agressivité à l'égard de ses parents. Probablement, son image du corps n'a-t-elle pas été suffisamment soutenue durant ses premières années.

De plus, l'adolescent a généralement du mal à trouver sa place aussi bien dans sa famille que dans la société. Il est mal avec lui-même et avec les autres, mais il ne sait pas comment le dire. Il a du mal à s'exprimer par le langage.

L'adolescent est en effet particulièrement démuné des mots qui lui permettraient d'exprimer verbalement son mal-être corporel. Alors quand il ressent de la douleur à l'intérieur de lui-même, comme il n'a pas les mots pour la dire, il « parle » avec des gestes, avec des actes. Le moment où il recourt aux scarifications correspond à un moment d'envahissement pulsionnel qu'il n'arrive pas à nommer et qui déclenche de l'angoisse. Sa pensée est alors inhibée, tout ce qui est de l'ordre du psychique reste vain. Son corps en ébullition déborde, il tente de le maîtriser. Il passe à l'acte. Il attaque son corps.

Le clivage sensoriel psyché/soma

Ce que disent, en psychothérapie, les adolescents qui se scarifient nous en apprend beaucoup sur le rapport qu'ils entretiennent avec leur corps, un corps dont la dimension psychique semble souvent inexistante, un corps-objet plutôt.

C'est dans la toute prime enfance que cette articulation corps et psyché se construit. Les relations entre la mère (ou les proches) et le bébé s'impriment dans ses premières expériences sensorielles.

Le bébé n'a pas encore les moyens de comprendre le monde. Il a besoin de la psyché d'un autre pour



Adolescents

construire la sienne. S'il n'est pas suffisamment accompagné, confronté à des perceptions nouvelles, il peut les vivre douloureusement et les transformer en source d'angoisse. Le visage de sa mère est son premier miroir. Il renvoie à l'enfant une immense quantité de signes que celui-ci va décoder, interpréter et imiter. C'est ce moment qu'on nomme le stade du miroir (entre 6 et 18 mois) à partir duquel il va constituer son moi autonome. Dans l'interaction avec sa mère qui le nomme et nomme les parties de son corps « ceci est ton nez, ta main... », l'enfant peut reconnaître son corps unifié « dans et par le regard de l'autre ». De même, sa mère, en le désignant « tu es le fils de... », l'inscrit dans sa famille et dans le monde. C'est tout ce cheminement, cette qualité d'attachement à la mère ainsi que les interactions de l'enfant avec les autres qui vont créer ou non pour lui une sécurité affective.

L'articulation entre les besoins du nourrisson et les capacités de sa mère à y répondre ne sont pas innées. Il faut qu'il y ait un ajustement de part et d'autre, ce qui prend du temps. Quand les réponses maternelles ne satisfont pas les besoins de l'enfant, il en est fragilisé. La plupart du temps, cette fragilisation s'estompe. En effet, l'enfant en grandissant trouve certains points d'appui psychologiques qui vont, en quelque sorte, compenser ses difficultés du départ. La fragilisation originelle ne disparaît pas pour autant et ressurgit parfois dans des circonstances particulières.

Par rapport à la question des scarifications, cela explique qu'en effet tous les adolescents ne s'entaillent pas.

L'adolescence est un moment particulier de bascule où tout de sa vie est revisité par le jeune. C'est, bien évidemment, le plus souvent à son insu.

C'est alors que certains attaquent parfois leur peau, leur corps.

Tentative de création d'une peau psychique

Les adolescents qui se scarifient racontent ressentir un véritable apaisement après leur geste. Ils se sentent « plus vivant ». Auparavant, ne le sentaient-ils pas ?

Nous savons que les pensées s'enracinent dans le corps grâce aux éprouvés corporels, sensoriels et émotionnels. On peut dire que les adolescents qui souffrent psychiquement tentent de se soustraire à leurs pensées négatives en se « coupant » de leur corps et de leurs pensées. Ils agissent dans la réalité de leur corps en s'attaquant à leur peau, organe vital et sans lequel on ne peut pas vivre. La preuve en est l'expression « tenir à sa peau » qui signifie tenir à la vie. La peau, en effet, constitue la limite

entre l'intérieur et l'extérieur du corps mais en même temps elle les unit également. Le concept du « Moi-peau » développé par Didier Anzieu exprime bien le fait que cette peau est totalement reliée à l'appareil psychique.

Chez l'adolescent scarifiant qui a eu des carences dans ses relations très précoces, la peau ou même l'enveloppe psychique ne remplit pas sa fonction de filtre. Il est dans l'impossibilité de faire le tri entre toutes les stimulations qui lui viennent de l'extérieur. Certaines sont positives, d'autres pas. Il n'arrive pas à penser et se laisse envahir par ce qui est néfaste pour lui. Parallèlement, des stimulations lui viennent du monde interne avec lesquelles il n'est pas forcément plus à l'aise.

L'adolescent, en portant atteinte à sa peau, croit s'attaquer à la surface de lui-même mais, en fait, c'est à lui, en profondeur, qu'il voudrait accéder et peut-être transformer.

La coupure de la peau donne une limite au corps et instaure des repères internes. Grâce à la sensation de la douleur physique, elle peut apaiser le sentiment flou, impalpable et non nommable que ressent le jeune. En effet, l'adolescent préfère souffrir physiquement plutôt que psychiquement, la douleur liée à l'entaille l'y aide. Le sentiment d'insécurité qu'il ressent, par la sensation de cette souffrance, s'apaise. L'acte de scarification lui devient nécessaire et permet de diminuer le débordement pulsionnel ; il sert donc à compenser le défaut de constitution du « Moi-peau ». L'adolescent développe donc, en s'entaillant, une stratégie pour pallier cette défaillance et retrouver un lien entre son corps et sa psyché. Il se sent plus vivant mais cela ne dure pas. Il est toujours obligé de renouveler l'opération pour éloigner l'angoisse.

L'écriture adolescente

Un grand nombre de raisons différentes conduisent un adolescent à se scarifier, mais cette pratique ne suffit pourtant pas à faire disparaître la souffrance qu'il éprouve. Malgré leur effet cathartique, malgré la protection qu'elles représentent contre l'envahissement par les excitations extérieures, les scarifications restent impuissantes. L'adolescent opère un déplacement de son angoisse sur son corps en l'attaquant et il croit ainsi résoudre son conflit. Les apports de l'anthropologie ont permis de comprendre que les scarifications, dans certaines sociétés, sont une écriture dans le sens d'une trace instituée, compréhensible par les initiés, au premier coup d'œil. Cette forme d'écriture a pour fonction d'être une signature, une carte d'identité qui permet l'affiliation à un groupe ou l'intégration à une communauté. Dans la quête identitaire des

Libris



23,90€

Ados : scarification et guérison par l'écriture

Catherine Rioult
Odile Jacob

2013 - 267 p.

Car s'il a toujours existé, le geste scarificateur est devenu aujourd'hui, dans l'Occident moderne, une conduite à risque s'affichant de plus en plus sur Internet et les sites d'adolescents en souffrance. Quelles en sont les causes ? Comment comprendre celui qui s'y adonne et comment l'aider à s'en sortir ? Croisant une approche psychanalytique et sa grande expérience de terrain pour répondre à toutes ces questions, Catherine Rioult ouvre aussi une nouvelle piste thérapeutique pour ces patients : s'exprimer sur le papier peut apaiser l'irrépressible besoin d'écrire sur sa peau.



19,00€

L'adolescent face à son corps

Annie Birraux
Albin Michel

2013 - 320 p.

En plaçant le corps au centre de la problématique adolescente, Annie Birraux, psychiatre et psychanalyste, donne des clés essentielles pour déchiffrer cette mue qui ouvre la voie à la rencontre de l'autre. De la fétichisation (tatouages, piercings) à la désaffection du corps (anorexie), elle expose et explique les stratégies défensives mises en place par l'adolescent pour admettre un corps étranger qu'il peut vivre parfois comme une menace identitaire.

Ils se scarifient ou ils écrivent ?

La scarification
exerce la même
fonction que
l'écriture, à savoir
faire sortir à
l'extérieur une
pulsion agressive
débordante, une
façon d'extérioriser
sa souffrance

adolescents, c'est la place symbolique dans leur filiation et leur inscription dans le lien social qui sont interrogés.

Alors, pourquoi associer scarifications et écriture aujourd'hui ? L'expérience clinique du travail avec de nombreux adolescents m'a permis d'appréhender, dans leur acte d'entaille, l'amorce d'une écriture en attente d'être lue que ces jeunes offrent aux autres. C'est la première phase d'un processus qui va de l'écriture sur le corps à l'écriture sur le papier. La scarification exerce la même fonction que l'écriture, à savoir faire sortir à l'extérieur une pulsion agressive débordante, une façon d'extérioriser sa souffrance. « *Il faut faire sortir le mal* », disent-ils et ils ajoutent : « *après, ça fait du bien* ».

On peut parler de « catharsis graphique » car cette écriture permet de décharger le trop-plein d'émotion. Cette mise à distance le libère d'un poids, d'une douleur parfois difficilement surmontable.

Le désir d'écriture qui apparaît souvent à l'adolescence aide à franchir ce moment périlleux. Entre 12 et 18 ans, nombreux sont les jeunes garçons ou les jeunes filles qui éprouvent le besoin de tracer quelques lignes sur une page blanche, une lettre à leur amoureux(se), écrite avec rage et passion pour être aussitôt déchirée, par exemple. Leur envie d'écrire provient aussi de leurs rapports complexes avec les autres : parents, copains, enseignants et aussi rapport à la société. Ils expriment dans leurs textes leur sentiment d'insécurité, leur mal de vivre. C'est l'occasion pour eux de se questionner sur un avenir précaire et leur difficulté à se projeter dans un avenir social. Ils tentent aussi de faire part de leur trouble devant leurs transformations pubertaires et les réponses au fameux « *qui suis-je ?* ». Par l'écriture, ils tentent d'exprimer qu'ils ont l'impression d'être exclus et ce qu'ils ont au fond du cœur.

Le journal intime (sur papier ou dans un blog) est rédigé d'abord pour soi, pour se souvenir, pour se parler à soi-même, et, en même temps, il s'adresse à d'autres. L'adolescent, en effet, y écrit ce qu'il ne peut pas toujours dire aux autres et c'est souvent quand il ne peut pas parler qu'il écrit. C'est parfois la meilleure façon d'exprimer clairement ce qui se passe en lui, quand la parole lui fait défaut. Ce qu'il a écrit dans le journal est là, livré sans gêne, sans censure, les mots sont libérateurs car ils lui permettent d'évacuer sa peine ou son agressivité.

Dans leurs textes, les adolescents expriment leurs peurs, leurs souffrances mais aussi leurs espoirs. Ils critiquent souvent leurs parents ou ils leur adressent des reproches. Certains s'inventent une famille. Il y est beaucoup question de leur apparence corporelle et de leur crainte de ne pas être séduisant, de ne pas avoir d'amis, de relations sexuelles. D'autres encore y confient leur admiration pour tel ou tel personnage. D'où l'importance des journaux intimes, blogs...

Paradoxalement, nombre d'entre ceux qui se scarifient écrivent. Pourtant, cette dimension de l'écriture expulsive ne suffit pas puisqu'ils continuent à se scarifier. L'écriture sur le papier soulage, elle per-

met parfois de différer le geste scarificatoire mais ne réussit pas à l'empêcher. En fait, c'est comme s'ils parlaient à quelqu'un qui ne leur répondait pas. L'écriture au moment de l'adolescence peut jouer le rôle de « pare-excitations » et donner corps au texte écrit. L'adolescent a besoin d'adresser ses mots, il vise un destinataire à sa souffrance et l'effet thérapeutique ne pourra être apporté que par le psychologue, lecteur privilégié de ses textes.

Vignette

Les parents de S (17 ans) ont pris rendez-vous avec moi sur les conseils du psychiatre de leur fille à cause des scarifications fréquentes qu'elle pratique sur son corps. Elle m'explique : « *je me mutile quand je suis chez moi et que j'en ai marre : trop de pensées dans ma tête...* »

Elle a une grande sœur qui est partie de la maison et un petit frère avec lequel elle ne s'entend pas. J'apprendrais plus tard que S ne va pas bien depuis quelques années. Elle décrit ses parents « *malades, physiquement et psychologiquement* », son père est alcoolique et sa mère dépressive.

Elle dit ne plus supporter cette situation. Elle se sent très seule et pas soutenue. De son enfance, elle retient un lien assez fort à sa mère malgré des périodes d'absence psychique de celle-ci.

Elle est en terminale et dit qu'elle a des amies au lycée. C'est lorsqu'elle est chez elle qu'elle commence à avoir des idées noires. Alors pour supporter tout cela, elle se scarifie : « *Je me coupe jusqu'à ressentir du soulagement. Cela me permet de trouver le sommeil car sinon je pense à la vie, trop difficile.* » Elle écrit sur son blog personnel que volontairement elle ne diffuse pas en ligne. Elle dit n'écrire que pour elle. Lorsqu'elle avait commencé à écrire son journal intime sur un cahier, sa mère l'avait découvert et l'avait lu. S s'était sentie trahie et en avait été profondément blessée. Elle ajoute qu'elle relit régulièrement son journal.

Il y a quinze jours, elle a fait une tentative de suicide, elle a pris les médicaments de son père. Elle a été admise aux urgences de l'hôpital où elle est restée quelques heures. « *En fait quand ça suffit pas [les scarifications] alors je dois passer à autre chose, il faut que ça s'arrête.* »

Le psychologue en « Champollion »

Si l'adolescent écrit seul, on pourrait dire que cette forme d'écriture tourne à vide. L'adolescent noircit une page blanche ou tape sur un clavier. Les mots écrits viennent combler un sentiment de vide et cela réactive le processus douloureux en l'entretenant ou même réactivant le conflit psychique. L'adolescent est maintenu dans un enfermement imaginaire où le rapport à la réalité est défaillant.

Toutes les productions psychiques de l'adolescent sont à considérer comme un matériel précieux que

1 - Bing, E., (1976) *Et je nageai jusqu'à la page*. Paris : Éditions des femmes.

ce soit ses paroles ou, pour ce qui nous concerne, ses écrits. Grâce au psychologue qui occupe, pour lui, la fonction de tiers et de lecteur, un travail d'élaboration psychique et une véritable écriture pourra survenir.

Le psychologue peut lire les écrits du patient au cours de la séance. Par leurs échanges, dans cet aller-retour écriture/parole de l'adolescent et du psychologue, le passage de « l'archaïque » au « symbolique » devient possible. En écrivant, grâce au transfert, c'est tout un processus de pensée que l'adolescent met en place. Il rassemble les pièces du puzzle de son histoire. Ainsi, dans cette écriture, la séparation s'exerce par la projection hors du sujet, sur le papier, de ces idées insupportables. La feuille de papier est alors comme une aire de transition, un support où s'inscrivent certains éléments importants pour la personne. De plus, la lecture à voix haute adressée à un lecteur, le psychothérapeute, confirme ce mouvement du dedans vers le dehors. Le papier symbolise bien les processus à l'œuvre dans cette démarche inconsciente. Il ne s'agit pas d'une projection seulement expulsive.

L'écriture a une autre conséquence qui tient à la levée du refoulement. Il devient possible pour le sujet, grâce à elle, d'écarter durablement de son psychisme les pensées ou les souvenirs douloureux.

Lors d'un vécu traumatique, le travail d'écriture et de verbalisation permet alors à l'adolescent de relier ses pensées et ses émotions à travers le récit qu'il fait. Ce travail de liaison émotion-pensée constitue le processus de symbolisation « tissé » avec l'aide du psychothérapeute. En effet, à partir de ses associations d'idées, le patient, peut lire des éléments de son histoire avec une grille de lecture différente de celle qu'il avait auparavant. Il peut enfin abandonner les représentations négatives, culpabilisantes qu'il s'était forgé. Comme le précise Élisabeth Bing¹, « L'écriture, essentiellement réparatrice d'une blessure ancienne, aide à traverser la vie ». Ce travail de symbolisation dénoue les conflits internes, répare les blessures anciennes, « recolle » le sujet à lui-même.

À la fin du premier entretien, j'ai demandé à S d'essayer d'écrire au moment où elle sentait sa détresse intérieure. Au lieu de prendre un cutter, elle pourrait tapoter sur le clavier de l'ordinateur pour écrire ce qu'elle ressentait. Si elle n'y parvenait pas, il valait mieux alors qu'elle se scarifie plutôt que de prendre des médicaments. Je lui ai expliqué que nous travaillerions ensemble sur ce qui pouvait se passer pour elle à ce moment-là et sur son besoin impérieux de faire cesser sa souffrance. Nous avons prévu d'en reparler la semaine suivante.

Le journal intime (sur papier ou dans un blog) est rédigé d'abord pour soi, pour se souvenir, pour se parler à soi-même, et, en même temps, il s'adresse à d'autres. L'adolescent, en effet, y écrit ce qu'il ne peut pas toujours dire aux autres et c'est souvent quand il ne peut pas parler qu'il écrit

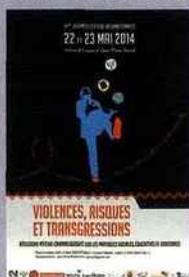


Agenda

22 et 23 mai 2014 – Rennes

Violences, risques et transgressions Réflexions psycho-criminologiques sur les pratiques sociales, éducatives et judiciaires

14^{es} journées d'étude
internationales
Autour de l'œuvre
d'Anne-Marie Favard



Ces journées d'étude ont pour objectif de mettre en lumière la mise en pratique de méthodes dans les champs socio-éducatif et judiciaire, en abordant les notions de violences, de risques et conduites transgressives. Anne-Marie Favard, de par ses travaux, contribue au développement de mesures alternatives d'accompagnement se retrouvant dans divers domaines tels que la maltraitance, les problématiques addictives, ou encore les risques psychosociaux. Ses réflexions, prenant appui sur les pratiques de terrain, ont permis d'optimiser ou d'adapter de nouveaux instruments au regard des mutations sociétales, questionnant ainsi l'évolution des modalités de prises en charge avec le souhait de conserver le lien social. Quels impacts ont les alliances professionnelles sur la prise en charge de ces conduites ? Quels sont les besoins des professionnels aujourd'hui ? Dans quelle mesure leurs pratiques répondent des évolutions sociopolitiques ? Quels sont les retentissements de ces pratiques au sein des institutions, tant au niveau des professionnels que des usagers ?

Avec J. Castagnede, P. Charrier, D. Derivois, E. Dieu, J. El Mechaly, M.-M. Fernagut, B. Gaillard, A. Gaillard, A. Hirschelmann, C.-E. Laguerre, E. Le Bezvoët, C. Le Bodic, J. Motte dit Falisse, V. Moulin, O. Sorel, H. Spriez, L. M. Villerbu, E. Zinsstag

Renseignements et inscription
Institut de Criminologie
et Sciences Humaines
AEPcVR2
Université Rennes 2 – Haute Bretagne
Place du Recteur Henri Le Moal
35043 Rennes Cedex
aepcvr2@gmail.com
<http://aepcvr2.wordpress.com/>

S'est mise à m'apporter ses textes. Au début, je les ai lus seule devant elle. Puis, elle a accepté de les lire à haute voix. C'est alors que toute la dureté que je percevais dans son regard m'est apparue comme une très grande sensibilité. Elle s'est mise à pleurer et à parler de son sentiment de ne pas être aimée, de sa colère contre sa mère qui ne la protégeait pas de la violence de son père. Ses textes étaient des poèmes adressés au monde et à la société. Elle a exprimé sa colère contre ses parents. Elle a peu à peu pris conscience qu'elle restait fixée dans le manque de relation affective chaleureuse avec sa mère. Dans ses textes, elle exprime cela et, tout en la rejetant, lui demande de l'amour. Elle peut formuler la douleur qu'elle a ressentie à cause de la présence en pointillé de sa mère, ce qui a laissé des traces toujours très vives. Au bout de quelques semaines, elle m'annonce qu'elle a arrêté de se scarifier. Elle continue de souffrir mais commence à trouver en elle-même la façon de s'approprier une sécurité affective. S'adressait une forte demande de cohérence psychique ce que sa mère n'avait pas pu lui donner. Grâce à mon regard et à mon écoute, elle a pu se réassurer narcissiquement et investir la réalité sociale, sans y laisser sa peau.

Conclusion

Lors des entretiens avec les scarifiants, le psychologue occupe une place particulière de lecteur des marques que les adolescents font sur leur corps. Les interlocuteurs mettent en mots ces pratiques de scarifications. Au fil des séances, une histoire se raconte : les affects finissent par être nommés. La verbalisation éclaire peu à peu l'adolescent et l'amène à une lecture de ses scarifications. C'est dans ce moment d'écoute et d'attention que naît la transformation des entailles sur la peau en écriture sur le papier. Une fois le geste consommé et avec l'aide du psychothérapeute, le jeune peut en dire autre chose. Si l'affect est fixé, épinglé, gardé en mémoire par la pulsion scarifiante, c'est la lecture par le duo adolescent-psychothérapeute qui en constitue le récit. C'est ainsi que les adolescents peuvent prendre un peu de distance par rapport à leur vécu et mettre en forme leur expérience. Cette « écriture sur le corps » en attente d'être lue constitue bien la face noble, inconsciente mais réelle de la pratique des scarifiants. Une réalité que la pratique de nombreuses psychothérapies, individuelles ou en groupe m'a amenée à prendre en compte. Plaçant le psychologue en position de Champollion déchiffrant ces hiéroglyphes affectifs, entre plaisir et souffrance, cette réalité est à mi-chemin du pour soi et du pour l'autre.

Bibliographie

- Anzieu, D., (1985/1995) *Le moi-peau*. Paris : Dunod, coll. « Psychismes ».
- Cadoux, B., (1999) *Écritures de la psychose*. Paris : Aubier, coll. « Psychanalyse ».
- Clerget, J., (2002) *L'Enfant et l'écriture*. Ramonville-Saint-Agne : Érès.
- Dufour, V., et Lesourd, S., (2004) *Traces du rien. Adolescence*, 48 : 273-280.
- Durand, J.-M., (1982) *Naissance de l'écriture*. Paris : Éditions de la Réunion des musées nationaux.
- Fevrier, J., (1984) *Histoire de l'écriture*. Paris : Payot.
- Freud, S., (1923/1981) *Le moi et le ça. Essais de psychanalyse*. Paris : Payot.
- Freud, S., (1915/1968) *Métapsychologie*. Paris : Gallimard, coll. « Folio ».
- Freud, S., (1912-1913/1998) *Totem et Tabou*. Paris : Puf.
- Freud, S., (1929/1971) *Malaise dans la civilisation*. Paris : Puf.
- Gutton, Ph., (1983) *La maladie somatique conçue comme rite. Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 31 (8-9) : 409-411.
- Jeammet, Ph., (1983) *Du familial à l'étranger. Territoire et trajets de l'adolescent. Neuropsychiatrie de l'enfance*, 31(8-9) : 361-381.
- Lacan, J., (1936, 1949/1966) *Le stade du miroir : comme formateur de la fonction du Je. Écrits*. Paris : Seuil.
- Lacan, J., (1953/1982) *Le symbolique, l'imaginaire et le réel. Bulletin de l'association freudienne*, 7.
- Lebreton, D., (2003) *La Peau et la trace*. Paris : Métalié.
- Levi-Strauss, C., (1958/1973) *Anthropologie structurale*. Paris : Plon.
- Pommereau, X., (2006) *Ado à fleur de peau*. Paris : Albin Michel.
- Pommier, G., (1993) *Naissance et renaissance de l'écriture*. Paris : Puf.
- Riout, C., (2003-2004) *Marionelle et ses tatouages : la beauté des anges comme voile. Revue PTAH (Psychanalyse, Traversée, Anthropologie et Histoire)* 15/16 : 205-217.
- Riout, C., (2006) *Le tatouage : un certain regard sur le corps. Le Journal Français de la psychiatrie*, 24 : 40-44.
- Riout, C., (2006) *Scarifications. Dictionnaire du corps*, Andrieu, B., (dir.), Paris : CNRS Éditions, p. 295-297.
- Riout, C., (2006) *De près et de loin, les scarifications comme écriture. Psychanalyse et Sciences sociales - Universalité et historicité*, Assoun, P.-L. et M. Zafropoulos, (dir.) Paris : Anthropos, p. 191-201.
- Riout, C., (2010) *Scarifications chez les adolescents, une violence auto-infligée ? Psychologie clinique*, 30(2) : 104-113.
- Riout, C., (2013) *Scarifications des femmes sacrifiées ? La question féminine en débat*, Zafropoulos, M., (dir.), Paris : Puf.
- Riout, C., (2013) *Ados : scarifications et guérison par l'écriture*. Paris : Odile Jacob.
- Safouan, M., (1982) *L'inconscient et le scribe*. Paris : Seuil.
- Zali, A., (2001) *L'ambiguïté de l'écriture : Entre dévoilement et secret*. Dijon : Fatou.